Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

63 | 2019

Alfred Sauvy (1898-1990, X1920)

Sauvy et la langue française

Pierre Laszlo

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/2476>

DOI : 10.4000/sabix.2476

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2019

Pagination : 77-86

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

Pierre Laszlo, « Sauvy et la langue française », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 63 | 2019, mis en ligne le 17 juillet 2019, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/2476> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sabix.2476>

Sauvy et la langue française

Pierre Laszlo

Ce thème fut déjà abordé par plusieurs auteurs,¹ mais son importance justifie cet article. Il est centré sur l'activité d'écriture de Sauvy, écrivain et journaliste, pour en souligner tant les forces que les faiblesses, pour en accuser le relief – et donc lui donner toute l'importance qu'elle mérite.

Alfred Sauvy vivait dans les chiffres. Est-il étonnant qu'il se soit donné les lettres en exutoire ?

Défense de la langue française

Polytechnicien, ayant eu à prendre note de cours dictés dès la prépa, Sauvy en était resté fervent des écritures concises : aller droit au fait, dégraisser l'expression, trouver des formules inédites et marquantes. Il annotait impitoyablement les textes de ses collaborateurs à l'INED. Il avait réuni tout un dossier, qu'il dénommait « sottisier » et qui rassemblait, piochés au hasard de ses lectures, des contre-exemples.²

Il n'est donc pas surprenant que, surtout dans les années 1960, il devienne un défenseur militant de la langue française, face à l'américanisation de la France dans ses diverses modalités : supermarchés, « MacDos », et surtout incursions de ce qu'on appela le *franglais*. Homme agissant, aux multiples contacts dans l'édition, la presse et l'administration, il s'efforça d'ériger des barrages.³

Pour ce faire, sous de Gaulle, il fit de multiples démarches auprès d'André Malraux, le ministre de la Culture. Malraux lui accorda un entretien, à la suite duquel Sauvy le bombardait de messages pour inciter le gouvernement à légiférer. Bref, Sauvy œuvra sans succès législatif.

Son action ne trouvera de réussite qu'une génération plus tard, avec la loi Toubon – dénommée facétieusement *All Good* – censée combattre chez nous les innombrables abus de l'anglais et des anglicismes.⁴

Autre facette de Sauvy défenseur de notre langue, son ferme soutien aux organismes

1. Drouin, Pierre. « Le Grand Communicateur. » *Population* 47, n° 6 (1992) : 1381-84; Girard, Alain. « L'écrivain. » *Population* 47, n° 6 (1992) : 1387-91; Girard, Alain. « Le premier âge de "Population" (1946-1962). » *Population* 50, n° 6 (1995) : 1335-47. Montbrial, Thierry de. « L'œuvre d'Alfred Sauvy. » *Bulletin de la SABIX (Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique)*, n° 13 (Mai 1995) : 21-27; Paillat, Paul. « Des cimes à la plume : Alfred Sauvy en quête de clarté. » *Population* 50, n° 6 (1995) : 1355-65; Festy, Patrick. « Écrire la démographie : des principes d'A. Sauvy à l'exemple de R. Pressat. » *Population* 50, n° 6 (1995) : 1673-83.

2. On peut le consulter aux Archives nationales, à Pierrefitte, où un volumineux carton rassemble cet aspect du fonds Sauvy : cote 20000115/35.

3. Alfred Sauvy. « De l'abandon linguistique à la servitude. » *Le Monde*, 6 août 1953, p. 7.

4. Dubois, Vincent, « Comment la langue devient une affaire d'État : La défense de la langue française au milieu des années 1960 », dans Lagroye, Jacques, *La politisation*, Paris : Belin, 2003, 461-474.

promouvant la francophonie. En particulier, il entretint dans les années 1970 et 1980 une correspondance nourrie avec le linguiste Bernard Cerquiglini, placé à la tête de l'Institut national de la langue française, du Conseil supérieur de la langue française (dont le président en titre est le Premier ministre), et délégué général à la langue française et aux langues de France.⁵

À cela s'ajoutent des articles de presse et de revues sur le thème, entre autres, du refus de l'anglais comme langue de communication, dans les réunions internationales, par les scientifiques français et francophones.⁶

De cet activisme, je retiens pour sa hauteur de vue l'échange épistolaire qu'il eut en 1959 avec Robert Escarpit. Il s'amorça par une réaction ombrageuse de Sauvy à l'un des « billets quotidiens » d'Escarpit dans *Le Monde*. Escarpit y épinglait le nouvel Office du vocabulaire français (OVF), que le normalien et linguiste Alain Guillerrou (1913-1998) avait créé en 1957. Escarpit se défendit, en pugiliste expert en contre-attaque (mai 1959) :

« Nous devons un jour organiser ce débat de vive-voix. En gros, pour employer une métaphore que j'emprunte à ma récente expérience marocaine, disons que j'assimile les puristes aux colonialistes et vous aux libéraux paternalistes. Je refuse de rénover la langue française exactement pour la même raison que je refuse de participer à toute entreprise pour « élever » ou « éduquer » le goût populaire. (...) »

Le français disparaît ? Tant qu'il y aura des gens qui seront les Français, ce qu'ils parleront sera le français, même si c'est un sabir. Quant au français domanial, patrimonial et patriarcal, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse qu'il disparaisse ? À deux générations de distance, nous n'avons, ni ma femme ni moi, aucun ancêtre

francophone. On s'est gêné avec le gascon ! Est-ce que nous avons protesté, à part quelques illuminés du régionalisme ? »

Sauvy lui répondait, entre autres, ceci (25 mai 1959) :

« Cette position ultra-libérale sur la non-importance du devenir pourrait fort bien être étendue à d'autres domaines. On pourrait estimer que nous aurions pu sans dommage accepter la culture nazie ou marxiste, puisqu'une fois celle-ci acquise, les enfants s'en accoutumeraient fort bien. »

Sans doute, votre thèse ne vise-t-elle que le langage et revient à dire qu'il n'y a pas de bon ou de mauvais langage, alors qu'on peut, à la rigueur, soutenir qu'il y a une bonne ou une mauvaise culture. »

Escarpit de répondre à son tour, en date du 28 mai 1959 :

« C'est vous dire que je considère le langage comme un outil assez inférieur destiné à réduire l'incompréhension mutuelle au minimum. Je me refuse à lui porter du respect. Cela dit, je comprends bien votre position, étant depuis longtemps lecteur et même collaborateur de VIE ET LANGAGE. Former des mots ? Mais nous ne faisons que cela ! Seulement il faut admettre que maintenant les mots se forment à l'échelle mondiale. Il ne s'agit plus d'emprunts : il s'agit des premiers balbutiements de cette lingua franca, de ce sabir, de cette bêche de mer, dont, je l'espère, sortira la langue mondiale de demain. Bien sûr, je n'aurai pas la sottise de prétendre parler cette langue, mais je la souhaite, je l'appelle de mes vœux. Je ne me laisse pas du tout aller au fil de l'histoire, au contraire. Je cherche à lui imprimer une direction et favorisant une évolution précise : celle qui mène à l'unification. »

5. Cerquiglini, Bernard. « Du monolinguisme français, et de la diversité. » *The French Review* 79, n° 5 (2006) : 976-83.

6. Sauvy, Alfred et Mossé, Robert « De l'usage de la langue française dans les congrès », *Revue d'économie politique*, 64, n° 2 (1954), 386-387.

Avantage, jeu, set et match : Robert Escarpit !

Écrits de Sauvy

Outre le français, Sauvy tenait en horreur la langue de bois. C'est, je n'y insiste pas, une plaie de nos administrations publiques – les privées n'en sont pas immunes. Paul Paillat a reproduit, dans un article de *Population*, en 1995, l'injonction argumentée et documentée de Sauvy à éviter la langue de bois. Il me suffit donc d'indiquer cette utile référence.⁷

Que Sauvy ait milité pour qu'on écrive le français proprement, pour exprimer clairement une pensée, nous autorise à lui appliquer les mêmes critères. N'en déplaise aux bons apôtres, une leçon s'applique aussi au Maître ! À rebours de l'adage, *quod licet Jovi, non licet bovi*.

Il est donc arrivé à Sauvy d'abuser lui aussi des adjectifs. Un seul exemple :

« Autant le déroulement des mornes journées de paix est laissé à de misérables hasards et à de vagues hasards de quelque fortune... »

De la rumeur à l'histoire, Paris : Dunod, 1985, p. 107.

Il a comme excuse sa fréquente pratique du journalisme. C'est un tic de journaliste, ayant souci d'allonger sa copie pour bien remplir le format imposé.

Pour ceux qui sont en veine de déconstruction – une mode, en critique littéraire, qui eut son heure – la défense par Alfred Sauvy de notre langue participait, à son corps défendant, à son insu assurément, de ce malthusianisme qu'il exérait ! On chasse cet intrus par la porte, il revient par la fenêtre...

Mais venons-en à ses publications, elles furent fréquentes et nombreuses.

Il a beaucoup écrit, que dis-je, il écrivit énormément. Durant un demi-siècle, il publia un livre par an : il fut un Balzac de la non-fiction. Pourquoi écrivit-il, et pourquoi autant ? Sur-tout, comment écrivait-il ?

Grand communicateur, son souci majeur fut de faire partager ses convictions de démographe : la France et l'Europe courent à leur perte du fait de leur vieillissement ; leur malthusianisme les détruit ; on devrait encourager la natalité plutôt que, bien à tort, la brider par la contraception ; la jeunesse est la principale richesse d'un pays... L'impopularité des idées de Sauvy en fit progressivement un équivalent moderne du proverbial prophète dans le désert.

Méridional prolix, Sauvy fut d'abord un grand parleur, un orateur. À le lire, on a le sentiment, le plus souvent, d'un discours enregistré puis retranscrit. Les phrases se suivent de façon pressée, Sauvy cite ses lectures – il se réfère à des auteurs, grands ou petits, connus ou oubliés, qu'il affectionne. Cela fait une espèce d'encombrement verbal, les idées se succèdent, jusqu'à ce que Sauvy ait trouvé une formule, parfois mémorable, lui servant à résumer un paragraphe, ou à en ouvrir un autre. Il me faut citer ici deux ou trois exemples :

1^{er} exemple, extrait de l'article « Trois mondes, une planète »⁸ :

« Absolvons-nous donc de nos vols, par l'amnistie fiscale, amputons sans crainte les investissements vitaux, les constructions d'écoles et de logements, pour doter largement le fonds routier, de façon que se fassent plus aisément les retours du dimanche soir dans les beaux quartiers. »

7. Paul Paillat. « Des cimes à la plume : Alfred Sauvy en quête de clarté. » *Population*, 1995, 50 (6), Cinquante années de *Population*, 1355-1365.

8. Vingtième Siècle. Revue d'histoire, n° 12 (Oct.-Déc. 1986), p. 81-83.

L'oralité de la phrase se perçoit aisément, il suffit de lire à haute voix ! En témoignent les assonances et les allitérations, par exemple «absolvons nous de nos vols » ; le martèlement des terminaisons en «ent » (investissements, logements, largement, aisément). Le mot «investissements », tant avec ses phonèmes qu'avec son allusion à des décisions gouvernementales, donne naissance à toute cette phrase. C'est, tout bonnement, de l'art oratoire politique.

Notons encore, dans le même article, l'exclamation, ma foi prophétique (cela date de 1986), digne d'un tribun à la Jaurès :

« N'entendez-vous pas sur la Côte d'Azur les cris qui nous parviennent de l'autre côté de la Méditerranée, d'Égypte ou de Tunisie ? »

J'extrait du même article de revue l'une de ces brillantes et souvent mémorables formules, dont Sauvy était friand :

« De ce fait, ces pays ont notre mortalité de 1914 et notre natalité du XVIII^e siècle. »

Son goût de l'aphorisme s'illustre dans ces exemples :

« Les populations dominées augmentent plus vite que les dominantes » ou encore, « en politique, [...] les plus grands crimes sont les anachronismes »,

Second exhibit, comme dirait un homme de loi anglo-saxon, extraite du livre *De la rumeur à l'histoire*⁹, une de ces formules dont Sauvy était orfèvre :

« La France, pays insouciant de fils uniques. »

Dans le même livre (p. 116), après avoir fait ressortir que, de 1914 à 1918, les pertes militaires allemandes furent constamment inférieures aux pertes françaises, Sauvy édicte :

« En France, telle était la proportion de fils uniques, que la perte relative a été plus forte encore. [...] Verdun et la Somme annoncent clairement Munich. »

Un troisième exemple¹⁰ montre enfin l'écrivain polytechnicien Sauvy à son meilleur : concis et d'une totale clarté :

« Il est peu de domaines où le préjugé, l'affectivité, le non-désir de savoir jouent un rôle plus intense qu'en matière de natalité. Et cependant une partie de ce domaine appartient à la pure connaissance. Que l'effondrement, survenu dans le monde occidental depuis douze ans, ne soulève pas plus d'émotion, alors que personne, il y a douze ans, ne signalait l'opportunité d'une telle chute, est déjà assez symptomatique.

Nous irons ici du certain vers l'incertain, en essayant de présenter la question le plus clairement possible, notre but étant que les lecteurs puissent porter, en bonne connaissance de cause, un jugement qui pourra différer du nôtre. L'ordre général sera en conséquence :

- les faits ;
- leurs causes ;
- les conséquences à attendre ;
- les mesures à prendre en vue d'une évolution conforme aux intérêts nationaux. »

Le texte, au moins à première lecture, est limpide. C'est la qualité qui draine vers Sauvy un lectorat nombreux et enthousiaste. Vers la démographie aussi, en dépit de l'aridité de ses données numériques, et de leur déconnexion d'avec un récit de vie palpitant.

Quant au ciseleur de formules, aussi pertinentes qu'incisives, nous lui devons ce beau néologisme, l'expression Tiers Monde.¹¹

9. Paris : Dunod, 1985, p. 109

10. Extrait de l'article « Le navire. » *Revue française de sociologie*, 1977, 18-2. p. 187-200.

11. Alfred Sauvy. « Trois Mondes, Une Planète. » *L'Observateur*, 14 août 1952, p. 5.

Pourtant, Sauvy, qui affectionnait le XVIII^e siècle et tenait le XX^e en détestation – il vécut la Grande Guerre et en revint gazé –, n’hésitait pas à prendre ses lecteurs à rebrousse-poil. Ainsi de cette réflexion désabusée, qui encore aujourd’hui ne reste que trop pertinente :

« Aucun Béranger ne détourne les Français de la coupe du monde de football, de la cohabitation politique ou du dernier rock. »¹²

Médias utilisés par Sauvy

Bien entendu, Sauvy publia fréquemment dans *Population*, la revue-maison de l’INED, qu’il fonda en 1946 et dirigea pendant plusieurs décennies durant. Mais, prolifique en écrits, ayant de nombreux centres d’intérêt, il cibra le lectorat de bien d’autres revues.

Ayant publié dès les années 1930 dans la *Revue d’économie politique*, il lui fut fidèle un demi-siècle durant ! (1930-35-39-48-49-50-51-54-81). Il publia aussi dans la *Revue économique* (50).

D’autres revues spécialisées accueillirent ses articles, comme les *Cahiers internationaux de sociologie* (54-62-66) et la *Revue française de sociologie* (64-77) ; en histoire, les *Annales* (61) et les *Annales de démographie historique* (89), la *Revue d’histoire de la seconde guerre mondiale* (65) et *Vingtième Siècle* (86) ; en science politique, la *Revue française de science politique* (51) ; en philosophie, *Les Études philosophiques* (51) et la *Revue internationale de philosophie* (68) ; en science administrative, la *Revue administrative* (51-59-76-77).

Ses articles fécondèrent aussi de grandes revues généralistes, comme *Diogène* (55-56-

62-68), *Esprit* (53-55-56-63-74) ou la *Revue des Deux Mondes* (67-74-88).

Le grand public cultivé, comme on disait alors, le connaissait bien par les nombreux articles du *Monde* sur son activité au sein du Conseil économique¹³. Sans parler des articles de Sauvy journaliste¹⁴ dans *L’Express*, celui de Jean-Jacques Servan Schreiber, Françoise Giroud et Pierre Viansson-Ponté, à la sensibilité de centre-gauche. Sauvy donnait aussi des articles à *L’Observateur*, celui de Claude Bourdet, Gilles Martinet et Roger Stéphane. C’est dans ce dernier hebdomadaire qu’il introduisit l’expression Tiers Monde, qui fit florès.

Pour Sauvy, la parole primait sur l’écrit. S’il nous a laissé autant de textes, c’est aussi qu’il disposait de magnétophones pour les enregistrer.

Cet homme pressé ne prit pas le temps d’ajuster ses articles aux revues dans lesquelles il publiait. Ils sont d’une lecture monotone, au sens premier : le ton est toujours à peu près le même. Ils donnent le sentiment d’un journaliste-écrivain, ou d’un écrivain-journaliste, très demandé, qui envoie en retour son tout dernier texte.

Il n’est donc guère surprenant qu’il affectionne, dans ses productions journalistiques en particulier, la forme de l’entretien. Elle lui permettait, de plus, de se tenir en retrait lorsqu’il le souhaitait, pas seulement d’être le centre de l’attention, comme sa notoriété l’y autorisait et l’y portait.

Nous avons la chance de disposer d’entretiens de Sauvy avec des personnes qu’il admirait, qu’il s’agisse de Raymond Devos ou de

12. Dans « De la rumeur à l’histoire, Paris : Dunod, 1985, p. 101.

13. Voir dans ce bulletin l’article de Jean-Pierre Baux « Interventions et rapports d’Alfred Sauvy au Conseil Économique » (Ndlr).

14. Dès 1928, incité en cela par sa sœur aînée Elisabeth qui, sous le pseudonyme de Titayna, fut du tout petit nombre de femmes, grands reporters avant la lettre, qui défrichèrent la planète en pionnières du féminisme. Heinemann, Benoît, *Titayna : 1897-1966*, Paris, Flammarion (1994).

Jacques Tati. Ces textes nous le montrent un interlocuteur attentif et discret.

Un autre article de ce *Bulletin*¹⁵ porte sur l'amitié agissante d'Alfred Sauvy pour Jacques Tati, qu'il aida, non seulement matériellement, conceptuellement aussi, à élaborer ses chefs d'œuvre.

Les *Que sais-je ?*

Cette collection, inventée par Paul Angoulvent (1899-1976), était populaire en France au milieu du xx^e siècle. Proposant un encyclopédisme bon marché, les *Que sais-je ?* vous faisaient picorer du savoir, lors d'un trajet en train par exemple.

Le format – des petits livres de 128 pages – convenait parfaitement à Alfred Sauvy qui en écrivit plusieurs sur des sujets qui lui tenaient à cœur : *La prévision économique* (1948), *La population, ses lois, ses équilibres* (1953), *La bureaucratie* (1956), *L'Opinion publique* (1956), *La population, ses mouvements, ses lois* (1957), *La Population, sa mesure, ses mouvements, ses lois* (1961), *Conjoncture et prévision économiques* (1962), *La prévention des naissances* (1962)... La mise à jour de ces titres en de multiples rééditions semble avoir bloqué la parution ultérieure de nouveaux titres dans la collection...

Sauvy ouvre chacun de ses *Que sais-je ?* en posant le problème principal du sujet, toujours de façon roborative. Ainsi, dans *L'Opinion publique*, il cite un exemple historique de sa puissance – le Plan Laval-Hoare de 1935 que l'opinion publique britannique renvoya aux oubliettes de l'Histoire –, avant de présenter les diverses facettes du sujet.

On trouve dans la première page de son texte la phrase suivante :

« Ainsi, l'opinion est un arbitre, une conscience ; nous dirions presque que c'est un tribunal, dépourvu certes de pouvoir juridique, mais redouté. C'est le for intérieur d'une nation. »

Cette approche est on ne peut plus didactique : Alfred Sauvy se donne comme point de départ les convictions de son lectorat, il se place de plain-pied avec lui. Et la rédaction est limpide, d'où une lecture aisée. Il n'est pas surprenant que ces *Que sais-je ?* aient connu une très large diffusion.

La pensée de Sauvy se moula au mieux dans cette collection. Dans ses nombreux autres livres, il éprouva le besoin d'aphorismes, mieux encore, de citations, pour en ceindre les chapitres.

Une influence majeure : Paul Valéry

« La superbe simplicité/Demande d'immenses égards. »

Sauvy avait une dilection pour Valéry. Il insère ces vers, tirés d'Ébauche du serpent, dans un article publié au Canada en 1976¹⁶. Quelques années plus tard, il cite à nouveau l'injonction du poète dans son livre de 1984 *Mondes en marche*. La formule ne résume-t-elle pas la caractéristique majeure de l'écriture de Sauvy ?

Elle appelle aussi mention de l'influence de Valéry sur les textes de Sauvy. Qu'il s'agisse de livres ou d'articles de revues, tous témoignent d'une admiration constante et profonde. Épris lui-même de clarté, rationaliste éminemment logique, Sauvy fut néanmoins attiré par les assertions du poète – qui se situait volontiers au diapason de la science comme de la philosophie contemporaines.

15. « Tati-Sauvy : une amitié improbable » par David Bellos (Ndlr).

16. « Science et démographie », *Cahiers québécois de démographie*, 1976, 5, n° 1, 113-127.

Quelques citations, en ordre chronologique, l'illustrent :

« Selon Paul Valéry, l'auteur n'est pas mieux placé que quiconque pour interpréter son propre texte. Une œuvre appartient à la société. »

« Réformateurs, Économistes, Prophètes. » *Revue Économique* 2, n° 1 (1951): 93-98.

« Car tout ce qui détient une parcelle de pouvoir cherche à la conserver en illustrant la pensée (non la boutade) de Valéry : "La politique est l'art d'empêcher les gens de se mêler de ce qui les regarde". »

« L'Information, clef de la démocratie. » *Revue Française de Science Politique* 1, n° 1/2 (1951): 26-39.

« Je me bornerai à évoquer la maturation la plus profonde, celle d'un poème. Pour dire quelque chose sur ce sujet après Valéry, il faudra attendre une sérieuse... maturation. Je me borne à rappeler que tous ses poèmes traitent du problème de la création, La Jeune Parque bien entendu, et tous ceux de Charmes, poème unique en réalité, de l'éveil d'Aurore à la récolte de Palmes.

Les applications possibles de ces vues dans la vie sociale ont été jusqu'à présent à peine entrevues. La science est ici très en retard, même sur certaines formes de la politique. Mais tout retard est une source de progrès.

"Patience, patience

Patience dans l'azur,

Chaque atome de silence

Est la chance d'un fruit mûr." »

« Sur la maturation », *Revue française de sociologie*, 5, n° 1 (1964), 3-11.

Pourquoi une telle fixation de la part de Sauvy sur Valéry ? On peut avancer des hypothèses, par exemple une identification du fait d'attributs partagés : ils eurent tout jeunes la passion des mathématiques ; ils sont tous deux méditerranéens d'origine, Sète pour Valéry, le Roussillon pour Sauvy ; ils furent enfin, l'un et

l'autre, titulaires d'une chaire au Collège de France.

Sauvy cite encore Valéry dans son livre *La nature sociale. Introduction à la psychologie politique* (Paris : Armand Colin, 1957). Examiner ces inclusions nous informe davantage sur ce qu'apporta le poète au démographe.

1. « Bref, dans toute société, nous voyons se vérifier la parole de Paul Valéry : "La grande affaire de ce temps est l'accélération de la suppression du passé. Les difficultés naissent de la lutte entre des choses qui ne savent pas mourir et les choses qui ne peuvent pas vivre." »

Accélération de la suppression du passé : fine remarque. On attend dès lors des justificatifs. Or, ce qui vient à la place est un cliché, de surcroît non attribué à son auteur Matthew Arnold, dans son poème « La Grande Chartreuse ».

2. « "Le degré d'une civilisation se reconnaît au nombre de contradictions qu'elle accumule." *Essayons de suivre et d'analyser cette pensée de Paul Valéry, qui, non sans conduire le moins du monde au découragement, peut nous donner la clé de nouveaux domaines.* »

L'humilité de Sauvy devant Valéry n'est pas de mise : l'observation sentencieuse est irréfutable, et donc prétentieuse.

3. « *La propagande par informations sélectionnées ou procédés de suggestion, abaisse les esprits au lieu de les instruire. On ne peut que souscrire à ce qu'écrit Paul Valéry : "Le commerce, la politique, et malheureusement la religion ne s'embarrassent pas de l'impureté de leurs artifices quand il s'agit d'acquérir une clientèle et de séduire les volontés.*

Il y a un grand mépris des humains dans toute entreprise de propagande ; et un grand outrage à la charité, car celui qui veut me convaincre est nécessairement conduit à

me faire ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fit. Il me traite en personne qu'il faut tromper. Il use d'un horrible mélange de méthodes et de stratagèmes, combine les sentiments et les syllogismes, agite les spectres, prodigue les promesses et les menaces, excite le bestial et l'idéal tour à tour."

C'est donc le mépris à l'égard du sujet qui caractérise la propagande et constitue sa plus sûre condamnation. »

Sauvy n'avait aucun besoin de la verbeuse citation de Valéry, qui accumule les truismes : à la supprimer, point de perte du sens.

On le constate, la patente révérence de Sauvy à l'égard de Valéry, sa dévotion envers lui (le mot n'est pas trop fort), est parfois déplorable. Dans *De la rumeur à l'histoire* (1985), écrit de la dernière période, co-signé avec Anita Hirsch, Sauvy est tout empreint de Valéry. Il épouse sa réticence ou vindicte à l'encontre de l'histoire :

« L'histoire est le produit le plus dangereux que la chimie de l'intellectuel ait élaboré. Il fait rêver, il enivre les peuples, leur engendre de faux souvenirs, exagère leurs réflexes, entretient leurs vieilles plaies, les tourmente dans leur repos, les conduit au délire des grandeurs ou à celui de la persécution et rend les nations amères, superbes, insupportables et vaines. L'Histoire justifie ce que l'on veut, n'enseigne rigoureusement rien, car elle contient des exemples de tout et donne des exemples de tout. »

Plus avant dans le même livre (p. 33), il cite la phrase du Serpent à Ève, dans « Ébauche d'un serpent » :

« Je suis au fond de ta faveur
Cette inimitable saveur
Que tu ne trouves qu'à toi-même. »

Et surtout, Il dote chacun des 22 chapitres de ce livre – sauf un – d'une épigraphe empruntée aux poèmes de Valéry.

La chaire de littérature française au Collège de France.

Sauvy prenait très au sérieux ses fonctions professorales dans cette auguste institution. Il y exerça dix ans, de 1959 à 1969. En 1965, il y eut à coopter un nouveau professeur de littérature française. Marcel Bataillon (1895-1977), titulaire de la chaire de « Langues et littératures de la péninsule ibérique et de l'Amérique latine », prenait sa retraite. De plus, Bataillon, administrateur du Collège, était extrêmement influent auprès de ses collègues. L'assemblée des professeurs décida donc d'une chaire de « Langue et littérature françaises modernes ». Au nombre des candidats, Robert Escarpit (1918-2000) et René Etiemble (1909-2002) contactèrent Sauvy, pour qu'il les soutienne chacun.

Escarpit enseignait la littérature comparée à l'université de Bordeaux. Il avait acquis une flatteuse réputation par ses billets quotidiens dans *Le Monde* : spirituels, enlevés d'une plume leste, profonds aussi, ils rappelaient un peu, en plus brefs, les *Propos* d'Alain. On pouvait attendre de lui qu'il fût un grand professeur au Collège, aux cours brillants et suivis.

Etiemble était un autre candidat sérieux, séduisant par son érudition, à propos des écrivains du XVIII^e siècle en particulier, période que Sauvy connaissait bien. Comme Escarpit, Etiemble était un comparatiste, familier des littératures d'Extrême-Orient par sa formation de sinologue. Non-conformiste, pourfendeur des idées reçues, il aurait été lui aussi au Collège de France un enseignant acclamé.

Qui plus est, en cette année 1965, il était auréolé du succès de son pamphlet à l'encontre de l'américanisation de la culture française, *Parlez-vous franglais?* (1964). Sa réputation de défenseur de la langue française suffisait à justifier sa candidature auprès de Sauvy, qui, on l'a vu, partageait le même combat.

Ni l'un ni l'autre ne fut élu à cette chaire. Ce fut Georges Blin (1917-2015) qui fut choisi. Collègue d'Etiemble à la Sorbonne, Blin était un critique littéraire pénétrant et profond, à la pensée philosophique. – comme à la même époque la romancière anglaise Iris Murdoch (1919-1999), familier comme elle de l'existentialisme – et auteur de belles études sur Baudelaire, Stendhal et Levinas. Comme l'écrivit très justement à son propos Antoine Compagnon (X70), titulaire depuis 2006 de cette même chaire,

« Georges Blin était un surdoué qui a magnifiquement produit entre 1938 et 1958. Ses travaux sur Baudelaire et Stendhal restent indépassés et indispensables. Par la suite, sa rigueur, son intransigeance devinrent démesurées. Sans pitié, il jugeait indignes tous les livres et articles qu'il recevait, et il plaça si haut l'acte d'écrire et de publier qu'il renonça parfois à donner jusqu'aux résumés de ses cours. Il y avait en lui du génie ; il abritait un héautontimorouménos¹⁷ qui le rendait complice des poètes, de leurs extases et de leur douleur. L'intelligence excessive peut se muer en malédiction. Méditant sur la grandeur et la souffrance de Georges Blin, on se dit qu'il est bon d'avoir des facultés moyennes, de se contenter de peu, et de se cantonner dans l'aurea mediocritas »

Pour revenir à l'interaction avec Escarpit, Sauvy lui demandera de préfacier son livre de 1988, *Aux sources de l'humour*, chez Odile Jacob.

Conclusions

Sauvy fut-il tenté par l'Académie française ? Cela ne surprendrait pas ! Bien que l'auguste mandarinat de cette institution l'en ait vraisemblablement dissuadé, il aurait bien mérité son élection !

Sa chaire au Collège de France, sa grande notoriété, son plaisir d'écriture surtout, une véritable jouissance – tout comme celles des sports qu'il pratiquait, montagne, rugby, vélo, tennis – l'auront amplement contenté.

Les rapports de Sauvy au français sont ceux d'un amant passionné, à l'occasion maladroite. Ce n'était pas Proust. Cependant, il nous a laissé un corpus admirable, dans son extension et par sa vigueur. Il a su équilibrer les lettres et les chiffres, user des premières pour expliquer la signification des seconds. Il fut un grand communicateur, un pédagogue inspiré.

17. L'*Héautontimorouménos* est un poème de la partie *Spleen et Idéal des Fleurs du mal* de Charles Baudelaire. Le titre grec qui signifie littéralement « bourreau de soi-même » (ἑαυτὸν τιμωρούμενος, heautòn timōrouménos), reprend le titre d'une pièce du dramaturge latin Térence (d'après Wikipedia, Ndlr).